

Rien de tel que le réel !

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Ils sont enseignants, mais pas seulement. Ils sont aussi sculpteur, peintre, apiculteur, ou encore écrivain. Difficile de dire si une des deux activités l'emporte... Elles s'enrichissent plutôt l'une de l'autre. Rencontre.



Photo : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Didier BRICK enseigne la biologie, la physique et la chimie au Collège Saint-Barthélemy à Liège. C'est aussi un passionné du vivant sous toutes ses formes, que ce soit au travers de ses activités d'apiculteur, d'éleveur, ou en tant que spécialiste de la préservation des arbres fruitiers.

D'où vous vient cet intérêt pour « la science du vivant » ?

Didier BRICK : C'est comme Obélix avec la potion magique, je suis tombé dedans quand j'étais petit ! J'ai la chance d'avoir grandi à la campagne. Mes grands-parents avaient une petite ferme au Pays de Herve. Ils m'ont initié à l'élevage des

lapins, des poules, des pigeons, à la plantation d'arbres, au greffage, à une série de techniques ancestrales.

Mes parents étaient du milieu ouvrier et ne pouvaient pas répondre à toutes mes questions scientifiques, alors j'allais les poser à un couple de voisins. Lui était vétérinaire et elle, botaniste. Ils étaient très disponibles et ouverts.

Je voulais devenir ingénieur des eaux et forêts, mais mon niveau mathématique n'étant pas suffisant, j'ai finalement opté pour la biologie. J'ai rejoint *Les Amis de la Terre*, et je me suis plus particulièrement intéressé aux arbres fruitiers et aux oiseaux de nos régions.

J'ai travaillé deux ans au Centre de recherche de l'industrie textile mais je n'aimais pas ce que j'y faisais, et j'ai opté pour l'enseignement.

Est-ce plus facile d'enseigner quand on est passionné ?

DB : Je n'imagine pas le faire autrement ! Ma passion nourrit mes cours. Pour le cours de génétique en 6^e, je parle de la pression de sélection qui pèse sur les animaux d'élevage et j'amène en classe des pigeons, des poules de Herve (une ancienne race locale) ou des lapins, pour montrer comment se transmettent certains caractères génétiques. C'est étonnant de voir à quel point, même avec des élèves de rhéto, cela change la dynamique du cours !

Nos jeunes sont de plus en plus déconnectés de la nature. Dans mon cours d'écologie, je leur explique que, quand on fait de l'élevage, la suite logique, c'est que les animaux finissent à la casserole... On discute de l'autonomie alimentaire,

du circuit court, des dérives de l'élevage industriel. Et quand je viens à l'école avec un foie, un poumon ou un cerveau de mouton que les élèves peuvent observer de près, c'est quand même autre chose que de les voir sur internet !

Si je parle des pommes, je leur fais goûter une dizaine de variétés anciennes. J'amène aussi des porte-greffes basses-tiges sur lesquels nous greffons, en février-mars, une variété rare. Ils peuvent les ramener chez eux et les planter. Souvent, quand je croise d'anciens élèves, ils m'interpellent en me disant : « Hé, M'sieur, le pommier va bien ! »

Vous avez aussi installé des ruches à l'école...

DB : Nous avons la chance d'avoir les Coteaux de la Citadelle juste derrière l'école. Ils conviennent bien aux abeilles.

Dès qu'il fait beau, les élèves me demandent s'ils peuvent aller les voir. C'est une bonne occasion de découvrir leur environnement et de discuter de son influence sur la vie des abeilles, menacées de disparition.

Près des ruches, nous avons planté un petit verger, avec des variétés originales qu'on ne trouve plus en pépinière. Il n'y a rien de tel que le réel, pour intéresser les jeunes ! On ne le perçoit pas toujours tout de suite. C'est parfois des années après être sortis du collège, que d'anciens élèves me contactent et me demandent des conseils pour réaliser un poulailler, s'initier à la permaculture, planter des légumes ou installer des ruches.

C'est ce qui permet de se dire qu'on sème de petites graines qui finissent par germer un jour... ■